



... Elle reçut dans ses bras sa petite fille et la couvrit de baisers. — Page 310, col. 3

Pressant la main de la pauvre femme et embrassant une dernière fois ma belle petite mendiante, je partis, tout en leur promettant de les revoir bientôt.

Le temps avait fui bien vite ; le soleil déjà disparaissait à l'horizon, et sa lueur rouge éclairait à peine la cime des plus hauts arbres ; du côté opposé, la nuit venait rapidement avec ses ombres et ses mystères.

Tout dans la nature se taisait ; seul, du fond d'un taillis, le rossignol faisait entendre ses accents tantôt joyeux tantôt plaintifs, et ces notes, données dans le silence qui planait sur la campagne, revêtaient un charme puissant.

C'était le moment mystérieux du crépuscule : c'était

... l'heure où la nature, un moment recueillie Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit, S'élève au Créateur du jour et de la nuit, Et semble offrir à Dieu, dans un brillant langage, De la Création le magnifique hommage.

(LAMARTINE.)

J'étais heureux et content ! Je pouvais dire, au soir, comme l'empereur Titus : " Je n'ai point perdu ma journée."

Ah ! que secourir ceux que la misère accable fait du bien à l'âme !

Pierre Bédard

LES DEUX ORPHELINS

C'était le soir du premier janvier.

La température était d'un froid glacial, et en cette nuit de réjouissance, rares étaient les passants sur la rue. Cependant, le froid ne diminuait en rien les plaisirs des riches, et, dans chaque maison, la joie et la gaieté étaient à leur apogée. On chantait, on dansait, on riait, et les enfants, accablés sous le lourd fardeau (qu'ils trouvent pourtant léger) de leurs jouets, laissaient échapper des cris de joie. Les vieillards même, oubliant que cette année serait peut-être la dernière pour eux, mêlaient leur rire saccadé aux clameurs de leurs petits-enfants.

Chacun voulait fêter gaiement le premier jour de la nouvelle année, et dans toutes ces maisons riches on n'eût pas trouvé, ce soir-là, une seule personne qui fût

triste. Mais le bonheur terrestre n'est pas général, et les pleurs logent parfois voisins des rires.

Tandis que, dans ces salons splendides et princiers, on riait et on s'amusait ; tandis qu'on dansait, sur ces tapis de velours, sur la rue en ce même moment deux pauvres petits orphelins, respectivement âgés de dix et douze ans, mal chaussés et mal vêtus, pleuraient et gémissaient, n'ayant pour tout asile que le pavé glacé.

Ils avaient perdu leur père, dès leur bas âge, et leur pauvre mère, qui subvenait à leurs besoins, était morte, la veille, après une longue et cruelle maladie. Depuis, ces petits êtres vivaient d'un peu de nourriture qu'ils avaient quêtée ici et là, mais, en ce soir du jour de l'an, exposés à un froid cruel et dur, ils ne savaient où trouver un abri.

Ils entendaient bien les rires et les chants s'échappant des maisons qui les entouraient, et dans leurs souffrances, ces éclats de rire étaient pour eux autant de glaives qu'on aurait enfoncés dans leur jeune cœur.

— Sommes-nous donc les seuls à souffrir, disait le plus jeune, et tandis qu'on s'amuse la-bas, allons-nous mourir de froid, abandonnés comme des bêtes fauves ?

— Attends, dit l'ainé en essuyant ses larmes, attends, petit, je vais frapper à l'une de ces portes, et peut-être ces riches auront-ils pitié de nous.

— Ah ! les riches !... reprit l'autre, les riches !... mais essaie !

Aussitôt, d'une main hésitante, l'ainé frappe à la porte d'une de ces demeures où le champagne coulait à flots et où le plaisir n'avait pas de bornes. Timidement, il balbutia ces mots :

— Nous sommes deux pauvres abandonnés, mourant de faim et de fatigue, auriez-vous la bonté de nous abriter pour la nuit ? Notre mère est morte hi... er... et...

Mais la voix brusque du portier l'interrompit :

— Nous n'avons pas de place ici. Cherchez ailleurs. Et l'on ferma la porte.

— Ah ! misérables riches, murmura le cadet, ma mère disait bien vrai lorsqu'elle nous conseillait de vous fuir.

L'autre, quoique déconcerté de cette réponse brutale, ne perdit pourtant pas courage et, conservant encore quelque espoir, il alla frapper à plusieurs autres maisons, mais partout des réponses analogues, plus ou moins polies, mais toutes aussi peu rassurantes.

Cette fois, découragé, il se dirigea vers une petite chapelle et dit à son frère :

— Frère, allons vers le temple de Dieu, la lueur de la lampe qui brille à travers la fenêtre semble nous dire qu'on aura pitié de nous, là.

— Je veux bien, répondit-il, mais vite ! car je meurs de froid et j'ai faim.

Arrivés devant la chapelle, ils constatèrent avec désespoir que la porte de chêne était fermée à clef.

— Trop tard ! dit l'ainé.

— Ah ! fatalité, reprit l'enfant, nous poursuivras-tu toujours ? Depuis que nous avons perdu notre mère, n'avons-nous pas assez souffert ?

— De grâce, frère, ne murmure pas ainsi contre le Ciel. Confions-nous à Dieu, et il conduira tout à bonne fin !

Epuisés de fatigue, ils se laissèrent tomber, plus qu'ils ne se couchèrent, sur la pierre située au bas de la porte de l'église.

Pauvres orphelins ! pauvres martyrs ! Dieu ne voulait pas laisser souffrir davantage ces pauvres petits êtres ; ce sommeil devait être le dernier, et Dieu conduisit à bonne fin ceux qui s'étaient confiés à lui, en donnant, à leur réveil, son royaume céleste. Là, c'est la joie du pauvre ! c'est le bonheur du martyr !

Le lendemain matin, dès l'aube, lorsque le sacrificateur vint ouvrir la porte de la chapelle, il trouva deux petits corps étendus à ses pieds. Il les poussa tranquillement d'abord, puis les remua fortement en leur disant de se réveiller. Vains efforts ! les deux corps étaient deux cadavres, et Dieu comptait deux anges de plus dans son paradis.

Ribou

L'AMOUR

À l'horizon c'était comme une nouvelle aurore. De nuages roses passaient dans le ciel. Sous les regards, éblouis des étoiles une forme divinement belle apparut... Je l'aurai toujours dans mes souvenirs.

Elle venait. Ses longs cheveux d'or comme des rayons éclairaient l'immensité. Les yeux étaient profonds comme l'infini, remplis de choses suavement indéfinies, de promesses et de rêves. Avec ses bras étendus, ses bras blancs comme lys, elle semblait vouloir embrasser la terre dans une universelle étreinte.

Elle venait, l'idéale ! Son souffle vivifiant et embaumé taisait croître les arbres et les fleurs.

Où elle posait les pieds les nations semblaient jaillir de terre, des villes immenses s'élevaient comme par enchantement, les palais dans les airs arrondissaient leurs dômes métalliques étincelants, et les forêts balançaient, à des brises caressantes, leurs dômes d'ombreuse verdure...

" Ange de lumière et de vie, qui donc es-tu ? " Une voix mélodieuse s'éleva. Elle murmurait, douce comme un zéphyr, dans les espaces sans bornes : " Je suis l'amour, je lutte sans cesse contre mon éternel ennemi, sans cesse je refais ce qu'a défait la mort.

HECTOR DEMERS.

Laprairie, septembre 1896.

NAPOLÉON ET L'APOSTASIE

Napoléon disait un jour à Madame de Montesquiou, gouvernante du Roi de Rome :

— Voilà Berladote roi. Quelle gloire pour lui !

— Oui, Sire ; mais il y a un vilain revers de médaille ; pour un trône, il a abdiqué la foi de ses pères.

— Oui, c'est très vilain, reprit Napoléon, et moi qu'on croit si ambitieux, je n'aurais jamais quitté ma religion pour toutes les couronnes de la terre.

La facilité est le plus beau don de la nature, à la condition qu'on n'en use jamais. — MIRABEAU.